

de médecine, de l'associer à son éloge du savant suédois, décédé entre-temps :

Encouragée par M. de Morveau, l'un des savants les plus distingués de ce siècle, Madame Picardet, épouse d'un magistrat de Dijon, résolut d'apprendre les langues allemande et suédoise uniquement pour transmettre dans la nôtre les découvertes du chimiste de Köping ; et son entreprise eut le plus grand succès. Cet acte de dévouement

et de courage suppose dans le traducteur de M. Scheele, non le bel esprit qu'on loue trop, mais le bon esprit qu'on ne loue point assez, et qui se montrerait sans doute plus souvent s'il était apprécié ce qu'il vaut.

Alors ? Imposture collective ou misogynie d'un journaliste ? Que Guyton de Morveau souhaite honorer sa principale collaboratrice et amie chère – que la rumeur tient pour sa maîtresse – en lui attribuant le mérite de la tra-

duction reste plausible. Le chimiste Antoine-Laurent Lavoisier en fait autant : le manuscrit d'une traduction de sa femme atteste qu'il l'a largement amendé et qu'il a même rédigé les notes qu'il lui attribue par la mention autographe « Note du traducteur ». Bien que Morveau signe généralement les notes des traductions de Mme Picardet, son désir de mettre celle-ci en avant est tout aussi évident. Pourtant, l'étude du dossier prouve que c'est bien d'une forme de misogynie, consciente ou non, que relève la nécrologie rédigée par Amanton. Pour lui, les compétences d'une femme semblent devoir rester confinées dans la sphère de l'« aimable », dans l'écriture comme au salon – jugement qu'il assaisonne même d'une dose de corporatisme en valorisant la part de Magnien, avocat en parlement comme lui, duquel il tient probablement l'« anecdote ».

Des relevés météo pour l'Académie de Dijon

Amanton est lui-même victime d'une sorte d'imposture institutionnelle : il attribue au mari, Claude Picardet, les relevés barométriques que celui-ci a publiés dans les *Nouveaux mémoires de l'Académie de Dijon*. Ce dernier précise pourtant que « lorsque ses affaires ne lui permettent pas de s'en acquitter personnellement, il est remplacé par Mad^e Picardet, dont l'application et le zèle pour les progrès des sciences sont connus par les traductions qu'elle a données au public ». Il apparaît même qu'elle assure seule la tâche.

En juillet 1785, en effet, à la demande de l'Abbé Bertrand, professeur de physique au collège de Dijon, Lavoisier offre à l'Académie de Dijon un baromètre que le chancelier de la compagnie, Morveau, confie à son amie proche pour relever la pression et la température trois fois par jour. En 1787, le couple Lavoisier se rend chez elle et compare les données avec celles de leur instrument de voyage. Deux semaines plus tard, en envoyant à Lavoisier les relevés du mois précédent, Mme Picardet écrit : « Je suis si flattée d'être digne de faire une observation qui m'a procuré l'avantage inestimable de recevoir votre visite et celle de Madame Lavoisier, que je ne puis vous en exprimer assez ma sensibilité. Cette idée



1. SUR CE TABLEAU ANONYME
du XIX^e siècle, inspiré du portrait du couple Lavoisier par Jacques-Louis David (1788), Lavoisier (*assis*) et sa femme (*à gauche*) sont représentés avec Guyton de Morveau (*à droite*), Berthollet, Fourcroy (*au centre*) et une autre femme tenant un livre, qui pourrait être Mme Picardet.

Tessieract-Early Scientific Instruments

qui m'est toujours présente me procure un plaisir, qui est un pur garant de mon exactitude. » Aussi, en avril 1788, lorsque l'Abbé Bertrand demande à Lavoisier de récupérer l'instrument, tout en concédant qu'elle est une

« Mme Picardet est à sa place au salon, comme dans le cabinet d'étude. »

Arthur Young, 1789

« femme d'un mérite infiniment varié, et qui se prête à tous les genres d'observations », il est débouté par le chimiste :

Le baromètre, quel que soit le véritable propriétaire, est entre les mains de M^{de} Picardet qui fait des observations exactes et assidues et il me paraît difficile de le lui retirer puisque c'est de votre consentement qu'il lui a été remis. Voilà Monsieur à quoi je croirais devoir conclure sans honte la question de la propriété au fonds, propriété que je croirais être à l'Académie de Dijon.

À l'instar de professeurs d'hydrographie et correspondants de l'Académie royale des sciences de Paris, la salonnière provinciale appartient donc au réseau d'observateurs qui collectent des données dans l'espoir d'établir une science de la météorologie. Sans doute Amanton l'ignorait-il, comme il ignorait que Mme Picardet constituait sa propre collection de minéraux et fréquentait le laboratoire de l'Académie de Dijon. Mais cette ignorance témoigne de la fragilité de son information.

Il serait aisé d'opposer aux assertions d'Amanton les déclarations élogieuses sur Mme Picardet adressées à Morveau par des savants français et étrangers, mais ceux-ci ne connaissent d'elle que ses traductions officielles et ce que leur en dit le savant dijonnais. Ce sont donc moins des témoignages que des marques de civilité. D'un plus grand poids serait la correspondance de ceux qui l'ont connue, tels Buffon ou les époux Lavoisier. Mais là encore, un jeu complexe de relations sociales pourrait affaiblir les compliments. À l'astronome Lalande – qui l'appelle « notre belle académicienne » –, elle a fourni la traduction d'un texte astronomique en suédois en remerciement de sa recension pour le *Journal des savants*, que

celui-ci s'empresse à son tour de publier. Au chimiste Claude Berthollet, elle envoie des traductions pour les *Annales de chimie* et il est peu étonnant qu'il loue son travail en retour. Quant au chevalier Marsilio Landriani, chimiste italien, s'il la cite dans son rapport de mission pour l'empereur d'Allemagne en 1787, le compliment le flatte autant qu'elle :

Parmi les personnes distinguées dans les lettres à Dijon, je retiens M^{de} de Picardet, pour laquelle j'ai beaucoup de reconnaissance pour avoir traduit en français mes ouvrages chimiques et physiques. Elle mérite les remerciements de la République des lettres pour lui avoir procuré la traduction de nombreux ouvrages importants écrits en suédois, en allemand et en anglais, [...] qu'elle a élégamment traduits et enrichis de notes très intéressantes.

Néanmoins, plusieurs échanges avec d'autres personnes suggèrent que Mme Picardet comptait dans le paysage scientifique. Sans un minimum de connaissance de son sujet, Mme Picardet n'aurait pu donner le change ni au minéralogiste et chimiste espagnol Francisco Angulo, futur directeur général des mines d'Espagne, qui séjourne longuement à Dijon en 1785, travaille à ses côtés et enrichit son cabinet, ni à Augustus Granville, secrétaire de la *Geological Society* de Londres, venu en 1816 recueillir ses souvenirs et exploiter ses archives pour écrire une biographie de son mari. Et l'agronome anglais Arthur Young n'en aurait pas, non plus, laissé ce portrait dans son journal de voyage de 1789 :

Mme Picardet est à sa place au salon, comme dans le cabinet d'étude ; femme d'une simplicité charmante, elle a traduit Scheele de l'allemand et une partie des

Monsieur,

je suis si flattée d'être digne de faire une observation qui m'a procuré l'avantage infini de recevoir votre visite et celle de Madame Lavoisier, que je ne puis vous en exprimer avec une sensibilité, cette idée qui m'est toujours présente me procure un plaisir, qui est un pur garant de mon exactitude. voulez vous bien, Monsieur ?

2. DANS CETTE LETTRE ÉCRITE À LAVOISIER EN 1787, Claudine Picardet remercie le chimiste de lui avoir accordé une visite, avec sa femme, pour faire en commun des relevés de température et de pression avec leurs instruments respectifs. Elle appartenait au réseau formé par Lavoisier qui collectait ces données pour fonder une science de la météorologie.